

Points de vue

Number 127, June–July 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25544ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2006). Review of [Points de vue]. *24 images*, (127), 58–63.

AU NOM DE LA MÈRE ET DU FILS



Photo: David-Philip Chebore

Dès son ouverture, *Au nom de la mère et du fils* impose un ton fort et personnel. L'effet est immédiat, la fusion entre l'image et la matière sonore fascinante, prenante : une silhouette de femme âgée qui émerge à peine de l'obscurité nocturne d'une rue animée, de faibles plaintes puis une voix off chuchotée qui laisse doucement place à une très belle complainte haïtienne (de Toto Bissainthe). Maryse Legagneur, dans ce film, ne *traitera* pas d'un sujet – celui de l'exclusion, de l'exil, et de la difficile intégration montréalaise des jeunes d'origine haïtienne – mais le *portera* avec foi... et un grand sens de l'évocation. Ainsi, la jeune cinéaste explore ces questions bien au-delà de ce qu'on croit en savoir, fondant essentiellement cette plongée au cœur de la réalité de l'immigrant sur le portrait de deux jeunes adultes : James, le rêveur, qui cherche sa place dans la société québécoise tout en se préparant à sa paternité prochaine, et « Le Voyou », musicien hip hop, qui travaille à créer de l'espoir pour les jeunes du quartier Saint-Michel. Peu à peu prend forme autour de ces deux jeunes très attachants un univers qui va en se densifiant, se complexifiant et gagnant en épaisseur à mesure qu'apparaissent les stigmates (presque au sens religieux du terme) laissés par le passé dont ils sont issus. Un passé marqué par tous les sacrifices des mères, qui ont affronté l'exil pour assurer un avenir meilleur à leurs enfants. La figure admirable de ces femmes, dont on ne cesse d'évoquer la force, habite tout le film. Si James et Le Voyou sont *dans* l'image, les femmes, elles, sont dans la chair même du film, comme elles habitent la chair de ces garçons qui savent tout ce qu'ils doivent à leur mère qui leur a tout sacrifié. C'est par leur voix que les femmes hantent le film : voix intérieure qui s'adresse à leur fils pour les accompagner et leur donner force et courage, chants répétés par les « opératrices de machines à coudre » dans les manufactures pour mettre un baume sur leur douleur (ce qui donne lieu à une magnifique séquence) ou rap féminin à la mémoire de toutes les « black Maria » de l'histoire. La douleur est au cœur de ce film empreint d'une lancinante mélancolie qui cherche par tous les moyens à se métamorphoser en espoir. Ainsi, passé, présent et avenir se télescopent sans cesse, en même temps que s'entrechoquent l'ailleurs perdu et rêvé et la dure réalité d'ici où d'autres rêves voudraient pouvoir trouver racines.

Devant ce film, force est de constater qu'il y a chez Maryse Legagneur le souffle d'une cinéaste à la personnalité déjà solide. Seul regret : qu'elle ait succombé (mais pourquoi donc?) à toute

la panoplie d'effets visuels du moment : caméra chaloupée, recadrages rapides, montage saccadé, de même que les ralentis (utilisés à outrance dans tellement de documentaires aujourd'hui) qui, lorsqu'il s'agit de filmer quelqu'un en train de témoigner de quelque chose d'important, apparaissent d'autant plus gratuits qu'ils viennent de surcroît perturber l'attention qu'on peut porter à ce témoignage. Mais on ne demande qu'à oublier un tel écart lorsqu'un film s'impose d'emblée avec une intelligence et une intensité aussi certaines. (Qué., 2005. Ré. et scé. : Maryse Legagneur. Ph. : Alex Margineanu. Mont. : Elric Robichon. Son : Louis Desparois. Mont. son. : Monco Fania.) 52 min. Prod. : Yves Bisailon pour l'ONF. Dist. : ONF. – **M.-C.L.**

BIENVENUE AU CONSEIL D'ADMINISTRATION



Voilà bien un film qu'on aurait aimé aimer! Premier long métrage de fiction d'un cinéaste qui nous a donné un très estimable portrait de la Grande Bibliothèque et de ses enjeux (et à l'occasion duquel il détournait habilement le film de commande), *Bienvenue au conseil d'administration*, si l'on en croit le commentaire du film, aurait dû être un documentaire de fiction touche-à-tout et décapant. Malheureusement, ce à quoi nous avons droit est un objet informe dont la caractéristique la plus évidente est la pédanterie. Et n'invoquez pas l'humour ou l'ironie. Tout cela est *deadly serious* : c'est du cinéma d'auteur...

Histoire d'un projet de film avorté, *Bienvenue...* se veut, entre autres choses, le procès de l'imbécillité des fonctionnaires de Téléfilm Canada qui refusent d'investir dans un projet aussi audacieux. Et nous voilà repartis pour une déconstruction supposément dévastatrice du discours institutionnel. Quant au spectateur qui, pour notre auteur, serait par hasard aussi nul que les porte-parole de Téléfilm, il aura droit à une analyse de texte par l'égérie du réalisateur – séquence qui est censée paraître godardienne pour les initiés et qui permettra aux autres de s'attarder sur le luxe du cahier dans lequel le cinéaste a consigné son découpage...

Si au passage on peut s'amuser du cabotinage de vieux professionnel d'Albert Millaire et apprécier le courant d'air frais soudain que constituent les réflexions de Robert Lalonde sur son métier d'écrivain, on est surtout envahi par une odeur d'antichambre universitaire ou, pis encore, de pétard mouillé. (Qué., 2006. Ré. et scé. : Serge Cardinal. Int. : Robert Lalonde, France Castel, Marc Béland, Anne-Marie Cadieux, Albert Millaire.) 80 min. – **R.D.**

LA CLASSE DE MADAME LISE

Sylvie Groulx a déjà prouvé sa capacité de nous faire plonger dans des sujets d'envergure en réalisant des documentaires éclairés, solides, dénués d'esbroufe ou de militantisme revanchard. Sa volonté de faire réfléchir sur certains enjeux tout en s'adressant à l'intelligence populaire est une chose assez rare (ou plutôt rarement réussie). Hier avec *À l'ombre d'Hollywood*, elle nous donnait toutes les raisons d'agir (ce qui n'a malheureusement pas été le cas), et aujourd'hui elle nous invite à penser l'enfance, l'éducation et le multiculturalisme par le biais d'une démonstration à la fois modeste et assurée. On retiendra, de cette démonstration, au moins une chose : le fait que ce ne sont pas les adultes mais bien des enfants hauts comme trois pommes, ceux de la petite classe de Madame Lise et les autres, qui tiennent sur leurs épaules tout le poids de l'intégration sociale, de l'apprentissage des langues et du croisement des cultures imposés par leurs parents et la société qui les accueille. Constat tout de même fascinant. Au-delà, il serait injuste de dire que Groulx s'en tient à la forme du reportage informatif : sa caméra est patiente, attentive, fûtée et sa démarche n'exclut pas quelques belles idées de cinéma (par exemple cette scène où elle souligne les frontières du quartier Parc-Extension, redonnant à celui-ci un caractère territorial concret, à la fois physique et économique). (Qué., 2005. Ré., scé. : Sylvie Groulx. Ph. : Michel La Veaux. Mont. : France Pilon. Mus. : Robert M. Lepage.) 79 min. Prod. : Francine Allaire (Galafilm). Dist. : Les Films du 3 mars. – **S.G.**

DÉLIVREZ-MOI



La meilleure façon d'aborder ce film de Denis Chouinard (*Clandestins*, 1997, *L'ange de goudron*, 2001), qui propose une image du Québec contemporain sans lien avec la vie branchée du Plateau Mont-Royal et sa pensée « politiquement correcte », est sans doute de se mettre dans la peau du spectateur étranger qui verrait apparaître cet objet inquiétant sur son écran : une action tiraillée entre la tragédie et le mélodrame, qui se déroule en un lieu non identifié, à un moment qui pourrait être aujourd'hui comme hier. Du fait de ce positionnement inconfortable, ce long métrage atypique qui a les défauts de ses qualités, et vice versa, ne correspond à rien de comparable dans le cinéma québécois.

D'abord, saluons le parti pris audacieux de ce film crépusculaire qui jamais ne déroge à sa description d'un univers dur et sombre,

privé de soleil comme de toute forme de chaleur humaine. Il traduit tant par l'image que par les comportements la difficile reconquête d'une enfant par sa mère à sa sortie de prison, dix ans après avoir été reconnue coupable du meurtre de son amoureux (et père de sa fille). C'est que pour reconquérir Sophie, devenue adolescente, Annie (troubante Céline Bonnier) doit réapprendre à vivre et se mesurer à sa belle-mère qui a élevé la fillette durant sa longue absence. À l'image de Sophie, qui s'évade en naviguant avec adresse dans les méandres d'un cours d'eau et des îles environnantes (petit monde secret qui a ses propres règles et qu'elle gère à sa façon), *Délivrez-moi* parvient à éviter la plupart des écueils qui surgissent dans cet univers fuyant, sans jamais sombrer dans le mélodrame (avec un sujet qui s'y prête), mais sans jamais non plus atteindre à la tragédie. Porteuse du lourd « secret » familial et du poids de la tragédie qui en découle dans laquelle elle se love, force négative repliée dans son univers forclus, Irène, la belle-mère manipulatrice (Geneviève Bujold, aux traits outrageusement forcés), apparaît davantage comme une figure datée du cinéma québécois que comme un personnage véritable. À cet égard, celui de Ghislain, autre figure de ce pôle négatif, cet ange de la mort que Patrice Robitaille impose avec une force retorse, est autrement plus convaincant.

Par ailleurs, les flash-back sur le drame qui a conduit Annie en prison ou sur les liens idylliques qu'elle entretenait alors avec sa fille, auxquels se greffent des évocations du fantôme du défunt, sont trop nombreux pour servir efficacement le récit. Mais, fort heureusement, les baisses de régime momentanées qu'ils provoquent sont aussitôt compensées par le retour au combat de tous les instants que doit mener Annie pour faire éclater la vérité au grand jour et retrouver enfin son humanité. (Qué., 2006. Ré. : Denis Chouinard. Scé. : Chouinard et Monique Proulx. Ph. : Steve Asselin. Int. : Céline Bonnier, Geneviève Bujold, Juliette Gosselin, Patrice Robitaille.) 103 min. Prod. : Réal Chabot (les Productions 23). Dist. : TVA Films. – **G.M.**

L'ENFER

D'après une idée originale de Krzysztof Kieslowski, ce nouveau film de Danis Tanovic est le deuxième volet d'une trilogie (le Paradis, l'Enfer, le Purgatoire) inaugurée par *Heaven* du cinéaste allemand Tom Tykwer. À l'enfer de la guerre (l'oscarisé *No Man's Land*) succède ici l'enfer familial avec ses lourds déterminismes. La clef de ce film au scénario alambiqué et prévisible pourrait bien se trouver dans le mythe de Médée, que l'un des personnages doit défendre dans le cadre d'une thèse universitaire. Le rapport au divin ayant déserté notre monde, les mythes porteurs de grandes tragédies ne sont plus. Ne restent plus aujourd'hui que de pauvres drames humains. Métaphoriquement lourdingue (on est loin du « Décalogue » ou de *La double vie de Véronique*), le scénario de Krzysztof Piesiewicz tente l'improbable lien entre l'œuvre de haine de l'héroïne d'Euripide et ce nouvel « enfer de la destruction » qu'il expose ici à travers la jalousie barbare d'une autre figure maternelle. Maniérée et ostentatoire, la mise en scène de Danis Tanovic multiplie les effets pour hisser au rang de la tragédie grecque le sombre drame d'une famille frappée par l'absurdité du destin. L'œil omniscient du réalisateur s'empare de la toute-puissance du cinéma (nombreuses plongées – points de vue de Dieu, il va de soi) pour essayer de renouer avec les grands récits



de l'humanité. Tel un vibrant kaléidoscope (figure récurrente) qui entend séduire notre regard avec ses fragments mobiles et ses jeux de miroir infinis, la structure du film serpente et dévoile peu à peu ses faux mystères entourant la misère affective morcelée de ses héroïnes en mal de résilience. Tout en circonvolutions et en spirales, la mise en scène, parée d'un lyrisme sourd dans un premier temps prometteur, se délite rapidement en se heurtant à la faiblesse d'un scénario que des comédiennes aguerries (Béart, Viard, Gillain, Bouquet) tentent en vain de sauver de l'enfer d'un cinéma arc-bouté sur son propre narcissisme formel. (Fr., 2004. Ré. : Danis Tanovic. Scé. : Krzysztof Piesiewicz. Int. : Emmanuelle Béart, Karin Viard, Marie Gillain, Jacques Gamblin, Jacques Perrin, Carole Bouquet, Guillaume Canet, Miki Manojlovic.) 95 min. Dist. : Christal Films. – G.G.

MATCH POINT

Disons-le d'emblée, il ne s'agit pas pour Woody Allen d'un « retour à la qualité » qu'il aurait soi-disant abandonnée à l'époque de *Husbands and Wives* (1992), car il serait tout à fait injustifié de nier l'importance de films tels *Bullets over Broadway*, *Deconstructing Harry*, *Celebrity*, *Anything Else*, *Melinda and Melinda* et de bien d'autres, qui, quoique parfois inégaux, ont toujours eu le mérite d'offrir de véritables propositions (*Mighty Aphrodite*, *Sweet and Lowdown*, *Hollywood Ending*).

Par rapport aux films des années 1980, le seul « retour » en ce sens que l'on peut admettre dans *Match Point* est celui du personnage de Chris, très proche de celui de Judah Rosenthal dans *Crimes and Misdemeanors*. Tous deux athées mais issus de milieux croyants, ils sont placés au centre d'insoutenables dilemmes moraux, pris entre un relatif sentiment de culpabilité et une perception sombre et fataliste des choses et cherchent désespérément une bonne raison de ne pas commettre un crime qui les sauverait d'un mauvais pas, dans le contexte d'un monde sans Dieu et donc, *a priori*, sans châtiement. Cette vision prétendument lucide leur fait mener jusqu'au bout leurs actes, mais les condamne du coup à vivre un sort autrement plus cruel que celui d'être livrés à la justice et dévoilés au grand jour...

Cette matière tragique, remarquablement posée par Allen, suscite un désarroi profond qui nous remue, mais nous éclaire avec simplicité et justesse sur la complexité des êtres. Le personnage de Wilton porte des questionnements existentiels similaires à ceux que le Meursault de Camus renvoyait à la société tout entière sur l'absurdité

de la condition humaine, la précarité des relations amoureuses et, surtout, l'immense vacuité de toute structure sociale qui se fonde sur l'hypocrisie, les faux-semblants et le désir mimétique d'y occuper une place toujours plus brillante que celle de son voisin.

Même si Allen s'attarde davantage à créer le portrait intime de Chris et à décrire son rapport secret à un environnement précis (celui de la bourgeoisie anglaise, qui ressemble au fond à toutes les bourgeoisies), il n'échappe pas au cinéaste de placer cette tragédie dans un ensemble plus large, utilisant un vocabulaire amplement galvaudé dans l'actualité... À preuve cette scène poignante, très bergmanienne, où Chris engage un dialogue avec les fantômes de ses victimes et où il tente, bien mal, de les convaincre de l'atrocité de ses actes : « Les innocents sont parfois tués pour ouvrir la voie à de plus grands desseins. Vous étiez simplement des dommages collatéraux ». Au cynisme inquiet et mordant d'*Anything Else* s'ajoute ici une tristesse profonde et percutante sur le sort du monde, tristesse qui ne parvient pourtant pas à nous faire oublier l'un des plus beaux moments du film : Chris et Nola s'embrassant éperdument sous une averse sauvage et malgré tout ensoleillée. (É.-U., R.-U., 2005. Ré. et scé. : Woody Allen. Int. : Jonathan Rhys, Scarlett Johansson, Emily Mortimer, Matthew Goode, Brian Cox, Penelope Wilton.) 123 min. Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm. – S.G.



LE PROMENEUR DU CHAMP DE MARS

Le Mitterrand égocentrique de Robert Guédiguian est gris. Gris comme la France éternelle. Une couleur entre-deux, faite de mille nuances, à l'image de l'épais mystère entourant un président malade en fin de règne, un « corps national » souffrant (son incarnation est la force du film) qui aura su jusqu'à son dernier souffle préserver sa propre permanence en offrant en exemple le spectacle de sa destinée hors du commun. « Grise » aura été la vie – et la revanche sur les origines – de ce bourgeois de province passé de droite à gauche pour conquérir le pouvoir, cristallisant sur sa personne les folles espérances de la France progressiste des années 1970 et 1980. « Grise » aura été l'ascension de ce personnage de roman poursuivi par les fantômes des années de guerre (ses amitiés vichystes avant l'entrée dans la Résistance), époque trouble jugée trop souvent aujourd'hui avec le regard inquisiteur du bien-pensant. « Grises » auront été les quatorze années de présidence (et d'alternance de la gauche, la grande victoire) qui auront vu les rêves de justice sociale de toute une génération s'effriter face aux

réalités du pouvoir et à un manque de volonté politique de plus en plus flagrant. Camaïeu de gris, gamme infinie de tonalités, que Robert Guédiguian décline donc avec une sorte de lucidité à la fois admirative et embarrassée pour dresser, par le portrait d'un homme lettré ancré dans l'Histoire, l'état des lieux douloureux d'une époque révolue qui a fini par céder à l'arrogance de l'argent et sonner le glas de la mémoire ouvrière (le paysage minier dévasté de Liévin et ses gueules noires, vraie famille politique du cinéaste). Méditation sur le désenchantement et la mort autant qu'affirmation farouche de la vie, *Le promeneur du Champ de Mars* navigue entre deux eaux, opposant le vieux sage désillusionné et l'idéaliste en quête de vérité (Jalil Lespert) qui écrit un livre sur le grand homme. Paradoxalement, malgré la générosité du regard, le film glisse vers ce qu'il dénonce de cette ère du vide à venir : notre époque actuelle gérée par des esprits comptables. L'évacuation du politique se fait au profit d'un trivial au symbolisme forcé et moins innocent qu'il n'y paraît (les amours d'Antoine avec une jeune juive rencontrée à Vichy) pour déboucher sur une sorte de vision molle de l'histoire que l'interprétation magistrale d'un Michel Bouquet un peu trop souverain dans l'ironie ne fait que renforcer jusqu'à l'absolution. (Fr., 2005. Ré. : Robert Guédiguian. Scé. : Gilles Taurand et Georges-Marc Benamou d'après son livre *Le dernier Mitterrand*. Int. : Michel Bouquet, Jalil Lespert, Geneviève Casile.) 117 min. Dist. : Christal Films. – G.G.



LES SŒURS FÂCHÉES

Prenez deux actrices jamais encore réunies à l'écran et mieux, n'ayant jamais travaillé avec le cinéaste. Dites que ce sont des sœurs, confrontez-les et observez la réaction. Voilà à quelle expérience s'est prêtée Alexandra Leclère. Louons l'idée – effrontée pour un premier film – d'unir Isabelle Huppert et Catherine Frot, mais regrettons la facilité à les « fâcher » aussi radicalement. Huppert est Martine, bourgeoise parisienne, ayant un enfant effacé et un mari lâche. Frot : Louise est une esthéticienne de province, célibataire, qui a des amants occasionnels. La démonstration est simple. Scène de repas virant au règlement de comptes, exploration de Paris par Louise, désir du mari pour sa sainte belle-sœur, les situations sonnent comme les passages obligés d'un film de famille sans grande originalité de mise en scène. Puis la conclusion : que les apparences sont trompeuses, l'habit ne fait pas le moine et autres adages paresseux. Pourtant, reste un plaisir dont on ne peut taire la jouissance : assister au duel Huppert-Frot, la langue

Cinéaste RECHERCHE(E)

Cinéaste d'animation voulant réaliser un premier film professionnel

Avez-vous déjà à votre actif au moins un film animé, artisanal ou scolaire?

Le Studio Animation et Jeunesse du Programme français de l'Office national du film du Canada vous offre l'occasion de réaliser une première œuvre animée professionnelle.



Critères d'admissibilité

Est admissible tout Canadien ou Canadienne francophone ayant déjà réalisé, dans des conditions non professionnelles, au moins un film d'animation sonorisé.

Sélection et mise en production

Un Comité de sélection procédera au choix du projet le plus intéressant. Tous les candidats et candidates seront avisés personnellement de ce choix et les dossiers non retenus seront retournés dans les trois mois suivant la date limite d'inscription.

La personne gagnante se verra offrir une embauche temporaire pour la réalisation de son film et travaillera en étroite collaboration avec un producteur du Studio Animation et Jeunesse; elle devra se soumettre aux contraintes normales de production à l'ONF et exécuter son travail dans les locaux du Studio à Montréal.

Dossier de participation

Chaque candidat ou candidate devra fournir :

- une copie sonore 16 mm, 35 mm, vidéo ou DVD d'au moins un film animé dans des conditions artisanales ou un cadre scolaire;
- un curriculum vitae (avec date de naissance et scolarité);
- le scénario ou scénarimage (visuel et sonore) d'un film animé dont la durée n'excède pas 4 minutes (scénario original libre de tous droits);
- une description de la technique d'animation choisie;
- un échéancier pour chaque phase de production du projet;
- une liste complète des matériaux et instruments nécessaires à sa réalisation en 35 mm.

18^e ÉDITION 2006-2007

DATE LIMITE D'INSCRIPTION : 14 juillet 2006

Le dossier complet devra être expédié avant la date limite d'inscription à l'adresse suivante :

**Studio Animation et Jeunesse
Programme français**

OFFICE NATIONAL DU FILM DU CANADA, P-36
CASE POSTALE 6100
SUCCURSALE CENTRE-VILLE
MONTREAL (QUEBEC) H3C 3H5

www.onf.ca/animation



de vipère contre la langue de cocker. Loin d'être dupes de l'incompréhensible fossé qui les sépare – leur interprétation de la chanson des jumelles des *Demoiselles de Rochefort* sent l'ironie non feinte –, elles en acceptent le jeu. La raideur d'Huppert, froide au lit ou tranchante lors de la découpe du gigot, minimalise les postures : bouche pincée, œil fixe, phrases lancées comme des couteaux. En face, Frot conserve ses attitudes d'*Un air de famille* : bouche étonnée, regard absent, corps qu'une contenance forcée pousse à la maladresse. En découle un état de flottement échappant à l'évaporation par une flopée de mots qui la dépasse. Au contact l'une de l'autre, le jeu des deux actrices ouvre sur de nouvelles subtilités. En accueillant l'agressivité d'Huppert par une réceptivité à toute épreuve, l'oie blanche Frot se pare d'un masochisme neuf. Le massacre dont on pressent l'imminence n'advient jamais ; ces deux-là sont sœurs de cinéma et au diable les lieux communs, le jeu est jouissif. (Fr., 2004. Ré. et scé. : Alexandra Leclère. Int. : Isabelle Huppert, Catherine Frot, François Berléand.) 105 min. Dist. : Christal Films. **Sortie prévue : 30 juin – F.P.**



UN DIMANCHE À KIGALI

Le livre de Gil Courtemanche, *Un dimanche à la piscine à Kigali*, est l'un des rares succès internationaux de l'édition québécoise, succès qui doit davantage il faut bien le dire à son sujet-choc qu'à ses qualités littéraires incertaines. Le défi de Robert Favreau en adaptant ce pamphlet cynique sur l'incurie des dirigeants impliqués dans la genèse du génocide rwandais était de donner de la substance à des personnages caricaturaux et de construire un récit qui aille au-delà de la bluette amoureuse sur fond de drame historique que proposait le journaliste dans son roman. De fait, malgré un filmage souvent traditionnel et un scénario qui hésite entre l'explication didactique et l'évocation presque poétique des événements, malgré également une faiblesse dans l'écriture des dialogues qui tend à provoquer des ruptures de ton, *Un dimanche à Kigali* est un film supérieur sous bien des rapports au livre qui l'a inspiré. Le film épouse avec générosité et retenue le point de vue des amoureux, ce qui dynamise l'ensemble et permet le développement d'une véritable ligne narrative. En ce sens, la performance des deux acteurs principaux – Luc Picard et Fatou N'Diaye – contribue très largement à la qualité des émotions que distille le film du début à la fin, émotions qui ne paraissent jamais feintes ou forcées et qui sont à leur paroxysme dans les scènes d'intimité. On pourra

objecter qu'en agissant de la sorte, le réalisateur tend à occulter le sens politique de l'œuvre au profit d'une lecture individualisante des événements. Mais s'agissant de racisme et de conflit ethnique – et considérant que les moyens dont on dispose ne permettent pas de composer une large fresque –, il semble encore que cette solution soit la meilleure pour faire sentir l'extraordinaire clivage entre les forces brutes de la haine et le pouvoir de l'amour. (Qué., 2006. Ré. et scé. : Robert Favreau. Int. : Luc Picard, Fatou N'Diaye, Céline Bonnier, Alexis Martin, Luck Merville, Makka Kotto.) 119 min. Prod. : Lyse Lafontaine. Dist. : Équinoxe. – **P.B.**

V FOR VENDETTA



Comme George Lucas avant eux, les frères Wachowski (*The Matrix*) ont compris qu'il était parfaitement commode de déléguer à quelqu'un d'autre la réalisation de leurs films. Voici donc que James McTeigue, jusque-là leur premier assistant (et incidemment celui de Lucas), est à la barre de *V for Vendetta*, drame d'anticipation politique écrit et produit par les célèbres frangins, d'après un célèbre roman illustré d'Alan Moore et David Lloyd. Pastiche allègrement le *1984* d'Orwell, *V for Vendetta* nous montre une Angleterre sous la coupe d'un dictateur télévisé tirant son pouvoir d'une série de machinations cyniques, d'un contrôle strict de l'information et de la présence dans les rues d'une milice sauvage et sans scrupule. Les frères W étant passés maîtres dans l'art de piger leurs références un peu partout dans la culture et la politique occidentales, tout y passe, du *Comte de Monte-Cristo* au *Fantôme de l'opéra*, de la guerre en Irak à la grippe aviaire, de Guy Fawkes (l'un des artisans de la Conspiration des poudres, visant à assassiner Jacques 1^{er} d'Angleterre en faisant exploser le Parlement, en 1605) à Che Guevara, en passant par les principes anarchistes. Le résultat est un amalgame divertissant et plutôt bien ficelé, dont le sous-texte anti-Bush et anti-Blair est enrobé de façon à séduire une jeunesse bien disposée à se laisser entraîner dans une catharsis purgeant le système des politiciens corrompus, menteurs et hypocrites, et faisant voler en éclats les symboles d'un simulacre de démocratie visant à anesthésier la population. *V for Vendetta* repose donc sur une idéologie populiste d'autant plus séduisante qu'elle récupère au passage une série de valeurs humanistes (acceptation de l'homosexualité, ouverture à la diversité culturelle, protection des arts) pour justifier le terrorisme libérateur, en faisant bien entendu l'impasse sur l'ambiguïté d'un tel discours qui n'est, en fait,

rien d'autre qu'un calque du discours intégriste justifiant le terrorisme anti-occidental. Sous le masque du vengeur de *V for Vendetta* se cache donc un homme qui ressemble à s'y méprendre aux barbus fanatiques qui recrutent une jeunesse désœuvrée et sans espoir dans les grandes villes du Moyen-Orient ou les banlieues défavorisées de l'Europe ou de l'Amérique. La conviction d'agir de bon droit comme celle voulant que la fin justifie les moyens s'équivalent. (É.-U.-All., 2005. Ré. : James McTeigue. Scé. : Andy et Larry Wachowski. Int. : Natalie Portman, Hugo Weaving, Stephen Rea, Stephen Fry, John Hurt.) 132 min. Dist. : Warner. – **M.J.**

VOICI L'HOMME

On regrettera que les premières minutes du film affichent une facture aussi télévisuelle, formatée. Durant tout le film on aura d'ailleurs de la difficulté à se détacher de cette (mauvaise) impression. Pourtant, au final, force est d'admettre que *Voici l'homme* offre de véritables moments de documentaire. Cette troupe de théâtre improbable, dirigée par un prêtre qui tente de recréer la scène de la crucifixion du Christ («avec du sang qui a l'air vrai, comme dans le film de Mel Gibson», dira-t-il), finit bel et bien par susciter notre intérêt tant les personnages sont bien saisis par la réalisatrice et tant la structure foisonne en échos divers... Foi, scepticisme, collectivité et culture font tous l'objet d'un dédoublement, d'une représentation à la fois dans la pièce et dans le film. On constate alors que Catherine Hébert est loin d'être passée à côté de ce qui pouvait naître d'intéressant à l'intérieur de ce contexte inusité. Soulignons aussi cette scène absolu-

ment hilarante où François, sorte d'intello athée et nonchalant, tente d'incarner l'«expression de la foi» en suivant les indications passionnées du prêtre/metteur en scène... (Qué., 2005. Ré., scé. : Catherine Hébert. Ph. : Jean-Pierre St-Louis, François Beauchemin. Mont. : René Roberge. Mus. : Martin Léon.) 88 min., Prod. : Paul Lapointe (Productions Érézi.) Dist. : Les Films du 3 mars. – **S.G.**



Photo: Serge Gauthier

AUTRES FILMS À L'AFFICHE

pendant cette période

Free Zone (n° 124)

Peindre ou faire l'amour (n° 123)

Three Times (n° 123)

Trois enterrements (n° 123)

Simoniaques théâtre présente

une lecture de la pièce

SAUCE BRUNE

avec Stéphanie Blas, Johanne Fontaine, Marie-Eve Pelletier, Catherine Puel

texte de Simon Boudreau

Conception sonore de Francis Possipol

& BRASSENS.

en documentaire de Sébastien Pajotte & Frédéric Blanchette

avec Gilles Arsolais, Cyr Vallecourt, Foy Leduc

20h

15 mai 2006

à la SALA ROSSA

4848 boul. St-Laurent

20\$

un SEUL soir

Informations sur www.simoniaques.com

infiviu



Simoniaques
théâtre